

Union

UNION. Rêve d'union totale avec l'être aimé.

- Aristote
Ibn Hazm
- Novalis
Musil
- Littre
1. Nomination de l'union totale : c'est l'« unique et simple plaisir », « la joie sans tache et sans mélange, la perfection des rêves, le terme de tous les espoirs », « la magnificence divine », c'est : le repos indivis. Ou encore : le comblement de la propriété; je rêve que nous jouissons l'un de l'autre selon une appropriation absolue; c'est l'union fruite, la *fruition* de l'amour (ce mot est pédant ? Avec son frottis initial et son ruissellement de voyelles aiguës, la jouissance dont il parle s'augmente d'une volupté orale; le disant, je jouis de cette union *dans la bouche*).
- François
Wahl
4. Rêve d'union totale : tout le monde dit ce rêve impossible, et cependant il insiste. Je n'en démords pas. « Sur les stèles d'Athènes, au lieu de l'héroïcisation du mort, scènes d'adieu où l'un des époux prend congé de l'autre, main dans la main, au terme d'un contrat que seule une tierce force vient rompre, c'est le deuil, ainsi, qui surgit à l'expression [...] Je ne suis plus moi sans toi. » C'est dans le deuil *représenté* qu'est la preuve de mon rêve; je peux y croire, puisqu'il est mortel (le seul impossible, c'est l'immortalité).

Vouloir-saisir

- Zen
- Tao
4. Pour que la pensée du N.V.S. puisse rompre avec le système de l'Imaginaire, il faut que je parvienne (par la détermination de quelle fatigue obscure ?) à me laisser tomber quelque part hors du langage, dans l'inerte, et, d'une certaine manière, tout simplement : *m'asseoir* (« Assis paisiblement sans rien faire, le printemps vient et l'herbe croît d'elle même »). Et de nouveau l'Orient : ne pas vouloir saisir le non-vouloir-saisir ; laisser venir (de l'autre) ce qui vient, laisser passer (de l'autre) ce qui s'en va ; ne rien saisir, ne repousser rien : recevoir, ne pas conserver, produire sans s'approprier, etc. Ou encore : « Le Tao parfait n'offre pas de difficulté, sauf qu'il évite de choisir. »

5. Que le Non-vouloir-saisir reste donc irrigué de désir par ce mouvement risqué : *je t'aime* est dans ma tête, mais je l'emprisonne derrière mes lèvres. Je ne profère pas. Je dis silencieusement à qui n'est plus ou n'est pas encore l'autre : *je me retiens de vous aimer*.

Nietzsche

Rusbrock

Accent nietzschéen : « Ne plus prier, bénir ! » Accent mystique : « Vin le meilleur et le plus délectable, comme aussi le plus enivrant [...] duquel, sans y boire, l'âme anéantie est enivrée, âme libre et ivre ! oublieuse, oubliée, ivre de ce qu'elle ne boit pas et ne boira jamais ! »

ZEN : Watts, 153.

TAO : Watts, 107 et *Tao Tö King*. Aussi : Watts, 37.

RUSBROCK : cité par R. Laporte dans « Au-delà de l'*horror vacui* ».

TAO : « Il ne s'exhibe pas et rayonnera. Il ne s'affirme pas et s'imposera. Son œuvre accomplie, il ne s'y attache pas et puisqu'il ne s'y attache pas, son œuvre restera » (*Tao Tö King*, XXII).

RILKE : « *Weil ich niemals dich anhielt, hat ich dich fest* » (« Parce que je ne te retins jamais, je te tiens fermement ») : vers de deux mélodies de Webern, 1911-1912.

STENDHAL, *Armance*, 60.

Sobria ebrietas

VOULOIR-SAISIR. Comprenant que les difficultés de la relation amoureuse viennent de ce qu'il veut sans cesse s'approprier d'une manière ou d'une autre l'être aimé, le sujet prend la décision d'abandonner dorénavant tout « vouloir-saisir » à son égard.

Wagner 1. Pensée constante de l'amoureux : *l'autre me doit ce dont j'ai besoin.*

Cependant, pour la première fois, j'ai vraiment peur. Je me jette sur mon lit, je rumine et je décide : dorénavant, de l'autre, ne plus rien vouloir saisir.

Le N.V.S. (le *non-vouloir-saisir*, expression imitée de l'Orient) est un substitut retourné du suicide. Ne pas se tuer (d'amour) veut dire : prendre cette décision, de ne pas saisir l'autre. C'est le même moment où Werther se tue et où il aurait pu renoncer à saisir Charlotte : c'est ça ou la mort (moment, donc, solennel).

Nietzsche 2. Il faut que le *vouloir-saisir* cesse – mais il faut aussi que le *non-vouloir-saisir* ne se voie pas : pas d'oblation. Je ne veux pas substituer à l'emportement chaleureux de la passion « la vie appauvrie, le vouloir-mourir, la grande lassitude ».

Tao Le N.V.S. n'est pas du côté de la bonté, le N.V.S. est vif, sec : d'une part, je ne m'oppose pas au monde sensoriel, je laisse circuler en moi le désir; d'autre part je l'accote contre « ma vérité » : ma vérité est d'aimer absolument : faute de quoi, je me retire, je me disperse, comme une troupe qui renonce à « investir ».

Tao
Rilke 3. Et si le N.V.S. était une pensée tactique (enfin une!) ? Si je voulais toujours (quoique secrètement) conquérir l'autre en feignant de renoncer à lui ? Si je m'éloignais *pour* le saisir plus sûrement ? Le reversis (ce jeu où gagne celui qui fait le moins de levées) repose sur une feinte bien connue des sages (« Ma force est dans ma faiblesse »). Cette pensée est une ruse, parce qu'elle vient se loger à l'intérieur même de la passion, dont elle laisse intactes les obsessions et les angoisses.

Stendhal Dernier piège : renonçant à tout vouloir-saisir, je m'exalte et m'enchanté de la « bonne image » que je vais donner de moi. Je ne sors pas du système : « Armance, exaltée [...] par un certain enthousiasme de vertu qui était encore une manière d'aimer Octave... »)

Éloge des larmes

PLEURER. Propension particulière du sujet amoureux à pleurer : modes d'apparition et fonction des larmes chez ce sujet.

1. La moindre émotion amoureuse, de bonheur ou d'ennui, met Werther en larmes. Werther pleure souvent, très souvent, et abondamment. En Werther, est-ce l'amoureux qui pleure ou est-ce le romantique ?
2. Peut-être « pleurer » est-il trop gros ; peut-être ne faut-il pas renvoyer tous les pleurs à une même signification ; peut-être y a-t-il dans le même amoureux plusieurs sujets qui s'engagent dans des modes voisins, mais différents, de « pleurer ». Quel est ce « moi » qui a « les larmes aux yeux » ? Quel est cet autre qui, telle journée, fut « au bord des larmes » ? Qui suis-je, moi qui pleure « toutes les larmes de mon corps » ? ou verse à mon réveil « un torrent de larmes » ? Si j'ai tant de manières de pleurer, c'est peut-être que, lorsque je pleure, je m'adresse toujours à quelqu'un, et que le destinataire de mes larmes n'est pas toujours le même : j'adapte mes modes de pleurer au type de chantage que, par mes larmes, j'entends exercer autour de moi.
3. En pleurant, je veux impressionner quelqu'un, faire pression sur lui (« Vois ce que tu fais de moi »). Ce peut être – et c'est communément – l'autre que l'on contraint ainsi à assumer ouvertement sa commisération ou son insensibilité ; mais ce peut être aussi moi-même : je me fais pleurer, pour me prouver que ma douleur n'est pas une illusion : les larmes sont des signes, non des expressions. Par mes larmes, je raconte une histoire, je produis un mythe de la douleur, et dès lors je m'en accommode : je puis vivre avec elle, parce que, en pleurant, je me donne un interlocuteur emphatique qui recueille le plus « vrai » des messages, celui de mon corps, non celui de ma langue : « Les paroles, que sont-elles ? Une larme en dira plus. »

Notes

extraits de fragments d'un discours
amoureux de Roland Barthes

Idées de suicide

SUICIDE. Dans le champ amoureux, l'envie de suicide est fréquente : un rien la provoque.

1. Pour la moindre blessure, j'ai envie de me suicider : quand on le médite, le suicide amoureux ne fait pas acception de motif. L'idée en est légère : c'est une idée facile, simple, une sorte d'algèbre rapide dont j'ai besoin à ce moment-là de mon discours; je ne lui donne aucune consistance substantielle, ne prévois pas le lourd décor, les conséquences triviales de la mort : à peine sais-je *comment* je me suiciderai. C'est une phrase, seulement une phrase, que je caresse sombrement, mais dont un rien va me détourner : « Et l'homme qui pendant trois quarts d'heure venait de songer à terminer sa vie, à l'instant même montait sur une chaise pour chercher dans sa bibliothèque le tarif des glaces de Saint-Gobain. »

Stendhal